

Collection  
*Sciences humaines*

ISSN 2118-5778

Dirigée par Anne Fourreau

**Dans la même collection :**

Wagnon, Christophe & Watigny : *La pédagogie Decroly*

John Salinsky & Paul Sackin : *Ça va, docteur ?*

Rita Charon : *Médecine narrative.*

*Rendre hommage aux histoires de maladies*

Collectif : *Paroles d'étudiant, paroles d'enseignants.*

*Se former à la relation médecin-malade*

Greis, Brigitte : *La Temporalité dans le soin*

© Sipayat, 2019  
ISBN : 978-2-919228-31-7  
Reproduction interdite

[www.sipayat.com](http://www.sipayat.com)  
[editions@sipayat.com](mailto:editions@sipayat.com)

Ouvrage composé et mis en pages  
par Rémy Charrey

Imprimé en mars 2019  
par Corlet numérique  
N° d'imprimeur : 155785

**Maria Cabral**  
**Marie-France Mamzer**  
(coordination)

# Médecins, soignants Osons la littérature

Un laboratoire virtuel  
pour la réflexion éthique

| S I P A Y A T |

Oui, ces gens harcelés de chagrins de ménage,  
Moulus par le travail et tourmentés par l'âge,  
Éreintés et pliant sous un tas de débris,  
Vomissement confus de l'énorme Paris,

Reviennent, parfumés d'une odeur de futailles,  
Suivis de compagnons, blanchis dans les batailles  
Dont la moustache pend comme les vieux drapeaux.  
Les bannières, les fleurs et les arcs triomphaux

Se dressent devant eux, solennelle magie !  
Et dans l'étourdissante et lumineuse orgie  
Des clairons, du soleil, des cris et du tambour,  
Ils apportent la gloire au peuple ivre d'amour !

C'est ainsi qu'à travers l'Humanité frivole  
Le vin roule de l'or, éblouissant Pactole ;  
Par le gosier de l'homme il chante ses exploits  
Et règne par ses dons ainsi que les vrais rois.

Pour noyer la rancœur et bercer l'indolence  
De tous ces vieux maudits qui meurent en silence,  
Dieu, touché de remords, avait fait le sommeil ;  
L'Homme ajouta le Vin, fils sacré du Soleil !

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*,  
Paris, Le Livre de Poche, 1991, p. 155-156.

Vivre, partager, faire l'expérience de l'addiction avec

## Rabelais *Pantagruel*

EN 1532, Rabelais écrit *Pantagruel*, sorte de parodie des chansons de geste. Cette chronique présente l'éducation du prince, l'héritier de la maison d'Utopie, et les prouesses guerrières viennent sanctionner ce statut, tout comme il correspondait au roy des Dipsodes. En effet, Pantagruel est doué d'un pouvoir assoiffant, selon l'esprit en prophétie qui caractérise sa naissance et son baptême onomastique. Or, dans la troisième partie des gestes pantagruelines, la guerre fait son irruption et le géant-prince se doit à la tâche de consacrer sa fonction grâce à l'épreuve glorifiante et de sauver, donc, son royaume de l'envahisseur. Pour mener à bien les exploits héroïques, Pantagruel n'hésite pas à se servir de sa typologie gigantesque et de son pouvoir altérant, soit d'engendrer la soif.

L'extrait suivant présente les effets de certaines drogues altérantes dans la défaite du roi Anarche –*sans autorité*– et les hommes de son armée. Pour ce faire, Pantagruel déploie ses attributs traditionnels : son pouvoir d'altération et son rapport traditionnel avec le sel. La boîte offerte à l'ennemi cache, donc, un cadeau empoisonné, car cette sorte de compote entraîne un très fort échauffement de gorge, dont le remède est de boire démesurément. Rabelais rapproche les effets nuisibles de ces drogues diaboliques au thème de la soif, de sorte que la vertu assoiffante et son corrélat avec la boisson ne laissent aucun espoir à la rédemption, soit à la guérison, mais à la défaite et, par conséquent, à la non-guérison comme il est bien précisé dans l'énumération et la portée significative des verbes « martiner, chopiner et trinquer ».

Le dénouement de cet épisode présente le revers de la médaille : la boisson calme les ardeurs de l'altération, alors que pour la troupe pantagrueline, le remède est la thérapeutique des diurétiques. S'agissant du géant, il est fort probable que l'air tactique qui enveloppe l'usage des drogues poursuive la

condamnation de l'excès : physique et moral. Le boire ne se correspond plus à l'ivrognerie, toujours guérissable chez Rabelais, mais à une maladie et un état d'âme, qui va contraster les opposants et les défenseurs de l'ordre. Par ailleurs, l'ambivalence sémantique du terme *drogue* caractérise cet épisode, car la drogue est un médicament pour traiter une affection, mais se droguer c'est abuser des médicaments.

La prose rabelaisienne présente de nombreux exemples d'attitudes pathologiques toujours en rapport avec la santé et le corps, sans doute inspirés par la formation médicale de l'écrivain<sup>[1]</sup>. Étant donné que l'apparition des chroniques rabelaisiennes se trouve dans la naissance d'un géant, les troubles alimentaires sont intimement liés à ce personnage. À cet effet, la diète de Gargantua est aussi signifiante que les habitudes nourricières de sire Gaster – *Quatrième livre* –, dont le cri « Tout pour la trippe ! » ne serait que l'illustration de la boulimie. Tout comme les singuliers personnages qui habitent l'île de Ruach et qui se nourrissent d'air : symptôme d'anorexie ?

BEATRIZ COCA MENDEZ

### Quelque diable de drogues

À quoy Pantagruel ne voulut consentir, ains luy commanda que partist de là briefvement et allast ainsi qu'il avoit dict, et luy bailla une boette pleine de Euphorbe et de grains de Coccognide conflictz en eau ardente en forme de compouste, luy commandant la porter à son Roy et luy dire que s'il en pouvoit manger une once sans boire, qu'il pourroit à luy resister sans peur. [...] Quand le prisonnier feut arrive il se transporta vers le Roy, et

luy conta comment estoit venu un grand Geant nommé Pantagruel qui avoit desconfit et faict roustir cruellement tous les six cens cinquante et neuf chevaliers, et luy estoit saulvé pour en porter les nouvelles. Davantaige avoit charge dudict geant de luy dire qu'il luy aprestast au lendemain sur midi à disner : car il deliberoit de le envahir à la dicte heure.

Puis luy bailla celle boete en laquelle estoient les confitures. Mais tout soubdain qu'il en eut avallé une cueillerée, luy vint un tel eschaufement de gorge avecques ulceration de la luette, que la langue luy pela. Et pour remede on luy feist ne trouva allegement quelconques, sinon de boire sans remission : car incontinent qu'il ostoit son guobelet de la bouche, la langue luy brusloit. Par ce l'on ne faisoit que luy entonner vin en gorge avec un embut.

Ce que voyans ses capitaines, Baschatz, et gens de garde, gusterent desdictes drogues pour esprouver si elles estoient tant alteratives : mais il leur en print comme à leur roy. Et tous flacconnerent si bien que le bruyt vint par tout le camp, comment le prisonnier estoit de retour, et qu'ilz devoient avoir au lendemain l'assault, et que à ce jà se preparoit le Roy et les capitaines, ensemble les gens de garde, et ce par boire à tyre larigot. Parquoy un chascun de l'armée comencza Martinier, chopiner, et trinquer de mesmes. Somme ilz beurent tant et tant, qu'ilz s'endormirent comme porcs sans ordre parmy le camp. [...]

Après qu'ilz eurent bien tiré au chevroton, Panurge donna à manger à Pantagruel quelque diable de drogues composées de lithontripon, nephrocatarticon, coudinac cantharidisé, et aultres especes diuretiques. [...]

Soudain print envie à Pantagruel de pisser, à cause des drogues que luy avoit baillé Panurge, et pissa parmy leur camp si bien et copieusement qu'il les noya tous : et y eut deluge particulier dix lieues à la ronde.

François Rabelais, *Pantagruel*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1994, p. 312-314.

[1] Voir à ce propos Antonioli, Roland, *Rabelais et la médecine*, Genève, Droz, 1976 ; Bouchet, Alain. « Les années médicales lyonnaises de Rabelais », *Histoire des Sciences Médicales*, T. XXVI, n°3, 1992, p.197-206 ; Margarot, « Jean, Rabelais médecin : la médecine dans son œuvre ». *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, T. 16, No. 1 (1954), p. 25-40, Librairie Droz.